

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Richard LE BLANC

Quand le gagnant n'emporte pas tout

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1966, tome 64, p. 115-118

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Quand le gagnant n'emporte pas tout

Trois jeunes gens — un Allemand, un Anglais, un Hongrois — et deux femmes : une Américaine de 26 ans, et une Anglaise, mère de famille. Qu'ont-ils en commun ?

Deux choses : tous sont des sportifs confirmés et tous accordent la plus haute importance à l'esprit de loyauté dans le sport.

Chaque compétition sportive a un gagnant. Mais il peut aussi ne pas y avoir de perdant. C'est, en effet, en perdant que l'Américaine Willye White, l'Anglaise Pauline Prestidge et l'Allemand Peter Radenkovic ont gagné, et c'est pourquoi, en compagnie de l'Anglais Bobby Moore et du Hongrois Istvan Zsolt, ils se trouvaient réunis, le 17 mars, à la Maison de l'Unesco pour recevoir les Trophées internationaux du Fair Play 1965.

Devant un parterre de ministres et d'ambassadeurs, M. Jean Borotra, président du Comité des Trophées du Fair Play du Conseil international pour l'éducation physique et le sport patronné par l'Unesco, remettait les médailles aux lauréats, et rappelait les gestes élégants qui leur avaient valu cette distinction.

UNE DEUXIEME CHANCE

En février 1965, à New York, aux championnats d'athlétisme d'Amérique, Willye White, médaille d'argent de saut en longueur aux Jeux Olympiques de Melbourne et de Tokyo, et, dans le civil, assistante d'hygiène sociale, se prépare à livrer une compétition serrée : elle a pour principale rivale Mary Rand, l'Anglaise qui détient la médaille d'or olympique.

Dans l'enceinte de Madison Square Gardens, l'atmosphère est tendue dans l'attente de l'épreuve. Chacune des deux championnes a un tempérament de lutteur et toutes deux sont bien décidées à donner le maximum d'elles-mêmes. Mais, à la surprise générale, Mary Rand ne se qualifie même pas pour les finales. Très étonnée, Willye White se renseigne et apprend que l'athlète anglaise a été gênée par les multiples marques laissées sur la planche d'appel. L'Américaine parvient à convaincre les officiels de donner une nouvelle chance à sa rivale, et, cette fois, l'Anglaise emporte l'épreuve. L'esprit de compétition qui anime Willye White confine à l'acharnement : elle veut absolument gagner, mais pas au prix d'une injustice.

Quelle idée se fait-elle du fair play ?

« C'est tout simplement l'honnêteté » répond-elle avec un sourire éclatant.

Puis elle ajoute, très sérieusement : « Si quelque chose ne va pas, il faut le dire, sans hésiter. Tout le monde veut gagner, mais on n'a rien gagné du tout si la victoire est le fruit d'une erreur. »

UNE FINALE DE COUPE « EXEMPLAIRE »

Le 19 mai 1965, le stade de Wembley, près de Londres, était noir de monde : 80 000 spectateurs s'y pressaient pour assister à la finale de la Coupe des vainqueurs de coupes qui opposait l'équipe anglaise West Ham United et l'équipe allemande Munich 1860. Près de 15 000 supporters allemands avaient fait le voyage depuis Munich. Le public était survolté et l'arbitre hongrois, Istvan Zsolt, reconnaît qu'il se sentait « plutôt nerveux dans cette atmosphère explosive ». Ce sentiment était partagé par les capitaines des deux équipes ; Bobby Moore de West Ham et Peter Radenkovic de Munich se rendaient très bien compte que les encouragements de la foule risquaient de dégénérer en manifestations houleuses. Mais le match se déroula avec un tel esprit de loyauté et une telle élégance que l'arbitre ne siffla aucune pénalité et que la journée s'acheva sans aucun incident. West Ham s'adjugea la victoire avec 2 buts à 0, mais la presse allemande comme la presse anglaise fut unanime à



**Les lauréats des Trophées internationaux
du Fai Play 1965**

De gauche à droite, entourant Willye White :
Bobby Moore, Istvan Zsolt et Peter Rudenkovic.

souligner la sportivité dont avaient témoigné les deux équipes.

Bobby Moore, 26 ans, qui est également capitaine de l'équipe d'Angleterre, s'exprime avec conviction : « Je crois que nous avons beaucoup fait pour le football, et je sais que nous avons directement aidé le football anglais. Mais le mérite de cette récompense revient essentiellement à l'arbitre, M. Zsolt. » Ce que confirme le munichois Peter Radenkovic, qui ajoute : « Nous avons pu donner au public une nouvelle image du football international : il est ainsi prouvé que l'on peut perdre un match et, en même temps, le gagner. » Quant à l'arbitre, qui dans le civil est régisseur du Théâtre national à Budapest, il se contente de sourire

largement et de déclarer : « Les joueurs m'ont vraiment facilité le travail ce jour-là. »

Et le public ? Il avait si bien compris et apprécié cette leçon de fair play qu'il renversa les barrières et se pressa en masse autour des joueurs qui quittèrent le terrain entre une double haie de spectateurs enthousiastes. Vingt minutes après la fin du match, applaudissements et bravos crépitaient encore.

CHANCES EGALES

En novembre de l'année dernière, l'équipe féminine de gymnastique de Grande-Bretagne s'appêtait à rencontrer une équipe en Hongrie lorsqu'elle apprit qu'une des Hongroises venait de se blesser. Les Anglaises unanimes décidèrent que l'une d'entre elles ne participerait pas à la compétition afin que les deux équipes aient des chances égales : les Hongroises l'emportèrent de justesse. C'est pour ce geste que Pauline Prestidge, entraîneuse de l'équipe britannique, a reçu un trophée du Fair Play lors de la cérémonie à la Maison de l'Unesco.

« J'ai été très impressionné, » devait déclarer M. François Missoffe, Ministre de la Jeunesse et des Sports, qui honorait de sa présence cette cérémonie. « Les récits que je viens d'entendre témoignent d'un respect des autres qui est une chose rare à notre époque. Et ce que j'ai appris aujourd'hui c'est qu'on n'acquiert ce respect d'autrui qu'au prix d'une lutte contre soi-même... Le sport n'est pas une fin en soi, c'est un moyen de devenir un homme. » Ce qui rejoignait ces mots de Pierre de Coubertin, père des Jeux Olympiques modernes : « L'important n'est pas de gagner mais de prendre part. L'essentiel n'est pas de vaincre mais de lutter. »

Richard LE BLANC
(Informations Unesco, N° 478, Mars 1966)